



Jean-Paul Morel

### **Réflexions conclusives sur la production et la circulation des céramiques en Méditerranée occidentale (IVe s. av. n. è. - Ier s. de n. è.)**

Comme chaque occasion de confrontations et de discussions sur des problèmes de céramologie, cette rencontre romaine du 25 septembre 2008 sur «Produzione e circolazione di ceramiche e anfore di area tirrenica centro-meridionale (metà/fine IV secolo a.C. - I secolo d.C.): i dati della ricerca archeologica e archeometrica» aura fait ressortir la complexité croissante de ce domaine d'étude, la multiplication des découvertes ou des recherches qui exigent de perpétuelles remises en question, les nuances ou parfois les révisions radicales qu'appellent les convictions que l'on croyait le plus solidement fondées. Comment du reste pourrait-il en être autrement, puisqu'il est de plus en plus évident que les ateliers de céramique — qu'il s'agit de la vaisselle ou des vases-conteneurs — ont littéralement proliféré dans les régions les plus diverses de la Méditerranée, et sur les sites les plus épars de chacune de ces régions? On ne saurait trop répéter que d'une part la relative modestie technique de l'artisanat céramique et la disponibilité extrêmement répandue du matériau de base qu'était l'argile, d'autre part l'emploi universellement répandu de la céramique pour les usages les plus variés, et en troisième lieu les facilités de transport que la céramique, sous toutes ses formes, trouvait dans un commerce maritime incroyablement développé (pour des denrées de première nécessité aussi bien que pour d'humbles objets de la vie quotidienne), que tout cela, donc, aurait dû suffire à impliquer un tel développement des productions et des échanges, une telle complexité des faciès céramiques.

À cet égard, les deux heures ou à peine plus qu'aura duré cette rencontre en raison des contraintes du grand congrès qui l'accueillait auront reflété à la façon d'un microcosme bien des tendances actuelles de la céramologie, et cela selon deux lignes directrices: d'abord en rassemblant exemplairement les interrogations pour ainsi dire obligées de quiconque prend comme cœurs de cible ces problèmes et cette période; mais aussi en évoquant, fût-ce plus passagèrement, quantité d'aspects connexes et de ces problèmes, et de cette période.

Si nous considérons maintenant les divers domaines, les divers thèmes, les diverses méthodes, les diverses approches abordés ou apparus lors de cette rencontre, quelques points, les uns évidents mais confirmés ou précisés, les autres plus inattendus peut-être mais mis ici en pleine lumière, me semblent mériter d'être particulièrement soulignés<sup>1</sup>.

1) Il apparaît décidément nécessaire de préciser encore et toujours les typologies, comme celle des amphores dites jadis «Dressel 1», puis naguère réparties entre «Dressel 1A», «1B» et «1C», mais qui

<sup>1</sup> Les noms entre parenthèses renvoient aux communications présentées lors de la rencontre de Rome. Les présentes observations sont issues pour l'essentiel de notes prises lors de cette rencontre.

maintenant appellent une discrimination plus fine encore (Volpe). De même, ce que depuis un certain temps nous sommes quelques-uns à appeler désormais le «Groupe» (plutôt que l'«Atelier») des Petites estampilles se voit maintenant subdivisé en officines diverses et scandé en différentes périodes, pour le plus grand bénéfice, déjà advenu et surtout à venir, de l'histoire des productions artisanales, de l'histoire du commerce et de l'histoire tout court, notamment à la suite des recherches de A.F. Ferrandes (Caroni-Ceccarelli-Giunta-Manzini-Montali-Scorrano). Encore faudrait-il être sûr de bien faire le départ entre ce qui dans l'ensemble de ces productions ressortit véritablement au Groupe des Petites estampilles proprement dit, et ce qui peut ou doit être considéré comme «autre». Quoi qu'il en soit de ce dernier point, une scansion sans cesse affinée des phases céramiques fait mieux ressortir aussi les changements des goûts esthétiques ou simplement formels qui intervenaient dans le domaine des conteneurs, comme cette tendance des amphores gréco-italiques (aussi bien que des amphores puniques d'Ibiza) à évoluer vers des formes plus élancées, moins pansues ou moins trapues, qui a été soulignée dans la présente rencontre (Asensio i Vilarò): une évolution que de son côté Emeterio Quadrado avait jadis bien décrite, en ce qui concerne la vaisselle de table, à propos des vases à vernis noir attiques reçus dans le Levante espagnol.

2) On ne saurait surestimer l'importance des analyses de laboratoire, souvent notre seul recours efficace dans les cas, encore trop nombreux, où un simple examen visuel se révèle peu utile sinon inopérant. Il s'agit d'une étude rendue en tout état de cause difficile par la forte ressemblance des argiles à l'intérieur d'une zone donnée, mais qui apporte, pas à pas, une contribution déterminante aux constructions historiques, si modestes fussent-elles, que nous serions tentés de faire à partir d'attributions géographiques encore vacillantes. Par exemple ce que nous avons appris ici (Olcese) sur les provenances certaines ou possibles des amphores «gréco-italiques» (pour utiliser une terminologie désormais contestée mais encore usuelle et, avouons-le, d'une imprécision souvent bien commode) trouvées dans les épaves de la Secca di Capistello et de Filicudi F aux îles Éoliennes est d'un grand intérêt. Plus généralement, pour la période considérée, qui est celle de la colonisation romaine en Italie puis ailleurs, une détermination de provenance à quelques kilomètres près a des implications historiques indéniables, selon qu'une céramique provient par exemple d'une colonie latine comme Calès, ou d'une cité fédérée comme Teano. Ou encore, puisqu'il a été question ici de l'atelier de poterie de Santa Restituta à Lacco Ameno d'Ischia (Olcese), selon qu'une campanienne A provient de Naples, ou (si cette hypothèse est recevable, ce que je n'aurais aucune difficulté à admettre) d'Ischia: cela n'est pas indifférent pour l'organisation de la production, quelle que soit l'époque prise en compte entre le III<sup>e</sup> s. et le I<sup>er</sup> s. av. n. è.; et cela n'est pas indifférent non plus pour l'histoire événementielle en ce qui concerne l'avènement d'une Italie de plus en plus romaine, si l'on considère la période à partir de laquelle Ischia a été enlevée à Naples par Sylla, et où par conséquent — toujours dans cette hypothèse — la dernière campanienne A aurait pu être, au moins en partie, produite sous l'égide de Rome.

3) Dans le même sens vont la révélation ou la confirmation (Olcese) de zones de production d'amphores (et donc de denrées alimentaires commercialisables et recherchées) inconnues ou méconnues voici peu de temps encore, comme cette région de Naples, et cette *Neapolis* elle-même, auxquelles je m'étais naguère étonné (*Atti Taranto 25*, p. 352-355; *Actes du colloque «Amphores romaines et histoire économique: dix ans de recherche»*, p. 524-525) qu'on n'attribuât, qu'on ne fût tenté d'attribuer, aucune fabrication d'amphores, alors que divers indices et le simple bon sens suggéraient de voir là une importante zone viticole et vinicole, très probablement exportatrice. De même est importante la nouvelle que des amphores gréco-italiques de l'*Ager Portuensis* ont une composition minéralogique qui n'est pas compatible avec les groupes de référence connus pour le Latium et la Campanie; il pourrait s'agir de productions «régionales» dont la localisation n'est pas actuellement possible (Olcese). Dans ces deux cas, le cœur de la Campanie grecque et le cœur des possessions romaines se trouvent réinsérés dans des processus productifs qui souvent et longtemps ont paru concerner surtout des régions relativement plus périphériques de l'Italie «médio-républicaine».

4) Restent significatifs malgré tout, même à la fin de l'époque républicaine, des trafics reliant entre elles, sans toucher à l'Italie, des régions autres qu'une Péninsule pourtant désormais triomphante. Je pense à ces amphores de l'épave de La Ciotat timbrées ANTIO, une marque, nous a-t-on dit, attestée à ce jour en Gaule et en Catalogne, mais pas en Italie (Volpe).

5) Pour continuer sur les problèmes de la diffusion des céramiques (et d'autres marchandises, bien sûr), il faut se méfier des idées «géographiques» toutes faites, qui tendent à se créer spontanément moyennant un simple coup d'œil sur les cartes, lequel nous fait penser que les vallées étaient plus favorables à la circulation des céramiques que les montagnes. La «voie du Rhône», éternel objet de débat entre archéologues (notamment français, bien entendu) lorsqu'il s'agit de pénétration des marchandises méditerranéennes vers le cœur de la Celtique, en est un exemple. Elle fut sans aucun doute importante. Sans aucun doute aussi elle ne fut pas le seul itinéraire possible. On l'a souvent dit à propos des Alpes, citées comme une alternative évidemment pratiquée. Nous avons perçu ici ce problème à propos du Massif Central et de la pénétration des amphores italiennes vers l'Auvergne et au-delà, ou encore, par un circuit très différent non seulement quant à son aboutissement mais aussi quant à ses origines géographiques en Italie et quant aux responsables de la production et de la diffusion du vin, vers l'axe Aude-Garonne (Olmer). Même si l'on doit veiller à ne pas comparer sans nuances des phénomènes qui peuvent différer entre eux à bien des égards, cela n'en rappelle pas moins les propos qui, dans d'autres contextes souvent plus anciens, ont évoqué par exemple un itinéraire que l'on pourrait appeler de façon simplificatrice « Béziers-Bourges ». Voilà qui doit faire réfléchir qui, comme le soussigné, s'est intéressé à la présence de céramique campanienne sur des sites de la France centrale comme Roanne, Feurs ou Aulnat. C'est le grand et (encore) difficile problème de ce qu'il m'est arrivé d'appeler les «itinéraires de diffusion privilégiés» et qui a été appelé ici les «canali differenziati».

6) La présence des céramiques communes est de plus en plus reconnue non seulement dans l'étude des faciès de production et de consommation, mais aussi dans les échanges ou, pour le dire plus prudemment, dans les déplacements transméditerranéens. Les céramiques communes étrusques commencent à susciter l'intérêt, ou au minimum une curiosité vigilante, pour leurs attestations en Gaule et peut-être à Carthage. Les vases communs puniques de l'épave d'El Sec à Majorque, si peu nombreux qu'ils fussent, si grande que soit la probabilité qu'ils aient appartenu à la vaisselle de bord du navire plutôt qu'à sa cargaison, sont apparus ici comme des éléments à ne pas perdre de vue quand on analyse les circonstances et les responsables de l'arrivée de céramiques exogènes dans l'Ibérie du IV<sup>e</sup> siècle av. n. è. (Asencio i Vilarò).

7) Si l'on envisage ce problème sous un autre angle, ce sont les céramiques puniques *en général* (en y incluant les amphores-conteneurs) qui affirment leur présence dans la céramologie de la Méditerranée occidentale ou, si l'on préfère, qui sont de plus en plus naturellement prises en compte, dans l'étude des gisements terrestres comme des épaves, sur un pied d'égalité avec les marchandises grecques et italiennes: cela va de pair avec la reconnaissance de plus en plus affirmée du dynamisme d'une agriculture punique exportatrice. Le rôle de l'entité punique dans les échanges méditerranéens, et par exemple (mais non seulement, loin de là) dans ce que j'avais cru pouvoir, en m'appuyant sur les Petites estampilles, appeler le triangle commercial Rome-Carthage-Marseille, s'impose aux céramologues de plus en plus concrètement et avec une complexité croissante, comme il est naturel, moyennant un polissage en facettes multiples mettant en jeu des villes ou des «régions ethniques» plus diverses. À cet égard il serait intéressant, quand l'occasion s'en présentera, de voir s'affiner la périodisation qui a été proposée ici à propos des importations dans la Péninsule ibérique (Asencio i Vilarò): et cela, entre autres, par la subdivision d'une des phases considérées, la période «225-125», en un «avant Carthage» (ou plutôt un «pendant Carthage») et un «après Carthage», entre «225-146» et «146-125» («149», début du siège qui a coupé Carthage du monde, serait d'ailleurs une meilleure date-pivot). Une telle précision, si elle devenait possible par exemple pour les amphores puniques

au sens large, aiderait à décanter, à isoler, le rôle de Carthage-ville dans les trafics méditerranéens, en se fondant sur la différence entre cet «avant» et cet «après».

8) Il est hors de doute que dans la Méditerranée de la période 350 av. n. è. - 100 de n. è, prise ici en considération, et quant aux échanges de céramiques-vaisselle et de céramiques-conteneurs, une Méditerranée occidentale élargie (délimitée vers l'Est par une ligne unissant la partie ouest du golfe de Tarente au fond de la Grande Syrte) constituait une sorte d'isolat recevant peu de l'Orient, expédiant peu vers l'Orient (faut-il rappeler que les amphores rhodiennes pénètrent beaucoup plus dans l'Adriatique que dans la Tyrrhénienne, que les amphores gréco-italiques partent beaucoup plus vers l'Ouest que vers l'Est?). Cependant, comme toute chose en céramologie (et ailleurs), les idées abruptes sont également des idées fragiles. On savait bien entendu depuis longtemps que des amphores italiennes partaient *aussi* vers l'Orient, que la campanienne A arrivait *aussi* à Délos, à Alexandrie ou en mer Noire. On a eu ici plusieurs confirmations et amplifications de tels faits, comme ces imitations espagnoles d'amphores Dressel 1C qui parvenaient «en quantité notable» en Méditerranée orientale (Bezeczky).

Si l'on considère que tous ces problèmes ont été évoqués et traités lors de ce colloque de Rome en un temps si restreint par la force des choses, on percevra pleinement la variété et la densité de cette rencontre; et l'on sentira le devoir de féliciter et de remercier chaleureusement Gloria Olcese de l'avoir organisée au sein du thème «Scambi nel Mediterraneo antico», un thème qui de son côté s'imposait dans le cadre de ce 17<sup>e</sup> Congrès de l'Association Internationale d'Archéologie Classique consacré aux «Incontri tra culture nel mondo mediterraneo antico».

**Jean-Paul Morel**

Université de Provence (Aix-en-Provence)  
MMSH / Centre Camille Jullian  
5, Rue du Château de l'Horloge BP 647  
13094 Aix-en-Provence Cedex 2 – France  
E-mail : jean-paul.morel3@libertysurf.fr